

La nuit tchécoslovaque

*Une imposture qui n'en finit pas,
racontée par le cinéaste Karel Prokop.*

En mêlant à de sinistres documents d'archives ses impressions de petit garçon qui n'a jamais connu d'autre régime, puis son désenchantement de jeune homme, un enfant perdu de la Tchécoslovaquie communiste, le cinéaste Karel Prokop (émigré en France en 1967) raconte ce soir comment, il y a quarante ans, son pays s'enfonça dans la nuit. Une nuit qui ne veut pas finir : au cri de « Nous voulons la liberté », la foule manifestait encore à Prague le 28 octobre dernier, anniversaire de la proclamation de l'indépendance tchécoslovaque il y a soixante-dix ans...

Ce film, aussi accablant que remarquable, s'inscrit dans la série d'émissions que Pierre-André Boutang consacre à l'URSS dans « Océaniques » et il en est un des moments intenses. Sans doute, la Tchécoslovaquie n'est pas l'URSS et garde son identité, mais son exemple est là pour montrer en quelles circonstances un pays qui commence à 300 kilomètres de Strasbourg put, sans troubler les Occidentaux, être satellisé par l'Union soviétique en 1948 sans que l'Armée rouge eût à s'en mêler : elle s'était retirée depuis la fin de la guerre, mais les élections de 1948 en Tchécoslovaquie avaient donné 36 % des voix aux communistes, et Bénès, retour de Londres, avait dû faire de Klement Gottwald, chef du PC, son premier ministre ; à lui de jouer ; pas besoin, pour cette fois, de déranger l'Armée rouge.

Comment, à partir de là, le parti s'empare de tous les postes clés, usa de la « pression populaire » et de la « volonté des masses » pour pousser à la démission les douze ministres non communistes et prendre leurs places ; comment l'ancien ministre des Affaires étrangères Jan Masaryk se trouva curieusement défensé, le 10 mars 1948, à la suite de quoi Gottwald s'installa dans le fauteuil du président Bénès, d'émotionnaire... c'est cette histoire du « coup de Prague » que Karel Prokop fait revivre, avec la terrible crudité des images de l'époque.

Faux complot

Tous les partis « bourgeois » sont déclarés hors la loi, les terres collectivisées, les paysans récalcitrants emprisonnés, les prêtres traqués, les artistes affiliés à des « unités de production » sous le signe du « réalisme socialiste », le numéro deux du PC, Rudolf Slansky, tombe dans le piège qu'il a lui-même tendu à l'ennemi de classe ; leux complot, la terreur

s'étend, pénétrons en série. Nuit noire sur la Tchécoslovaquie. Bien des années s'écouleront encore avant la publication du fameux rapport Khrouchtchev de 1956 sur les erreurs et les crimes de Staline, trépassé en 1953. Staline au nom de qui s'était installée l'imposture.

Or, quand il fut officiellement reconnu que le complot Slansky n'avait été que pure invention, le doute apparut chez les militants et les yeux des Tchèques s'ouvrirent. Karel Prokop raconte ces moments de désillusion. Défense de toucher au dogme, mais la langue de bois perdait un peu de terrain, et quelques hirondelles firent le printemps de 1968. « Enfin, souligne le narrateur, les officiels découvraient la vérité que nous connaissions

nous, depuis toujours. » Mais l'expérience Dubcek n'allait avoir qu'une vie brève, puisque le 21 août 1968, les chars soviétiques entraient dans Prague pour rappeler que « Big Brother » ne renonçait nullement à sa bienveillante tutelle.

Vingt ans après le « coup de Prague », la Tchécoslovaquie se retrouvait à la case départ. Encore vingt ans, et c'est aujourd'hui : Staline est mort depuis 1953, et la tutelle de Moscou demeure. Dans sa datcha de Bratislava Dubcek dit tout attendre de Gorbatchev : une façon d'avouer que le destin de la Tchécoslovaquie dépend toujours, comme en 1948 ou en 1968, du bon plaisir de l'URSS.

Jacques RICHARD.



Klement Gottwald, le Staline de Prague, fut victime de l'ironie du sort : s'étant rendu en URSS aux obsèques du « petit père des peuples » en mars 1953, il y fit froid et mourut neuf jours après lui. (Photographie « NEW-YORK TIMES ».)